

**Josiane Guitard-Morel**

LA RELATION ÉDUCATIVE GENLISIENNE, ou  
La distorsion du lien pédagogique

Pour éclairer, tu te consumes.  
Stéphanie de Genlis<sup>1</sup>

---

RELIEF 7 (1), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 33-44  
<http://www.revue-relief.org>  
URN:NBN:NL:UI:10-1-114613  
Igitur publishing  
© The author keeps the copyright of this article

---

Cet article évoque Madame de Genlis, connue pour ses fortes positions antiphilosophiques et ses implications dans un siècle en pleine ébullition intellectuelle. La préoccupation fondamentale des Lumières est la quête *hic et nunc* du bonheur terrestre de l'homme. L'une des clés pour ouvrir la porte de la félicité humaine se nomme éducation. La présente étude analyse comment Madame la gouverneur des princes s'empare du sujet éducatif, l'expérimente auprès des enfants d'Orléans et conçoit une œuvre pédagogique originale, *Adèle et Théodore*. L'article discute la contribution de cet ouvrage épistolaire à la réflexion didactique éclairée et révèle comment la volonté de trop bien éduquer consume la nature humaine et altère la relation éducative nouée entre maître et élève.

Bien qu'opposée aux philosophes, comme eux, Madame la gouverneur des princes de France est fermement convaincue des pouvoirs de l'éducation. De fait, la position de Stéphanie de Genlis, développée dans son ouvrage pédagogique *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe* (1782) affirme son soutien aux pratiques de l'éducation privée. Cette manière de voir s'explique au regard des fonctions pédagogiques occupées par la femme de lettres dans la maison du duc d'Orléans. Ce dernier, « en confiant à Madame de Genlis l'éducation de ses enfants innove trois fois : en

réunissant dans une même personne les charges traditionnellement distinctes de gouverneur et de précepteur, en les attribuant à une femme et en faisant élever ensemble ses fils et ses filles » (Chartier 178).

Stéphanie-Félicité Du Crest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, marquise de Sillery, incarne une « Femme auteur »<sup>2</sup> dont la carrière littéraire débute sous l'Ancien Régime, se poursuit durant la Révolution et l'Empire puis s'achève pendant la période de la Restauration. Cette aristocrate, fervente catholique, qui n'a cessé de clamer ses différences avec Voltaire, Diderot, D'Alembert ou même Rousseau adopte pourtant les idées avant-gardistes du XVIII<sup>e</sup> siècle et « contemple avec joie la Bastille abattue pierre par pierre ! » (2007, 10) Très active, elle s'engage dans tous les rôles d'une femme cultivée de l'époque des Lumières, puisqu'elle s'illustre en tant que « musicienne, peintre, romancière à succès [...] auteur de pièces de théâtre destinées aux enfants, éducatrice et pédagogue passionnée mais aussi grande mondaine connaissant mieux que tout autre les pratiques salonières, l'art de la conversation et les usages de la bonne société » (2007, 9). Spirituelle et érudite, elle dispose d'un « cabinet de minéralogie et de coquillages, [de] divers instruments de musique, [d']un matériel de peinture » (2007, 14), excelle également dans une pratique conversationnelle de haut vol et ne manque ni d'analyser ni de commenter ses nombreuses lectures puisées dans la publication littéraire de son temps. Elle entame ainsi sa carrière d'écrivain en composant des ouvrages destinés à la jeunesse : petites comédies publiées de façon anonyme en 1779 sous le titre *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*. L'œuvre connaît un vif succès, ce qui encourage le duc de Chartres à nommer Stéphanie de Genlis officiellement gouverneur de ses enfants dès janvier 1782. Bravant « une averse de couplets, de sarcasmes, de pasquinades, de calembours » (Mettra t. 12, 309), l'éducatrice remplit dignement sa mission auprès des ducs de Valois et de Montpensier, le comte de Beaujolais, Adélaïde d'Orléans, sa nièce Henriette de Sercey, son neveu César Du Crest et ses filles Caroline et Pulchérie. En publiant parallèlement son roman éducatif *Adèle et Théodore*, l'enseignante entend « conforter dans l'opinion ses talents de pédagogue et d'écrivain » (2007, 17).

Ainsi apparaissent maintes imbrications entre la littérature pédagogique et la véritable fonction éducative de la femme de lettres : « J'avais tâché de rendre utile à l'éducation, jusqu'à l'ameublement de Bellechasse [...], la tapisserie, [...] les dessus de porte, [...] tous les escaliers [...]. J'ai détaillé toutes ces choses dans *Adèle et Théodore* » (2007, 278). Dans ce subtil mélange de fiction et de réalité, la réalité se convertit en objet d'expérimentations pédagogiques puis en source de réflexion éducative. Ainsi sont appréhendés maints sujets : l'éducation princière, l'engagement éducatif idéal des parents, les rôles de la

nature et de la culture. Tous convergent vers une conception particulière de la relation éducative ainsi instituée. La présente étude analysera comment s'exprime cette forte certitude des pouvoirs de l'éducation dans le contexte expérimental des sens et du cœur, microcosme d'artifices adroitement édifié. Les étapes de notre réflexion démontreront selon quels principes se développe la surévaluation des pouvoirs éducatifs du programme genlisien, surévaluation qui tend à « consumer » l'élève, à nier sa qualité de sujet et donc à défigurer la relation éducative telle que Rollin puis Rousseau ont pu la définir.

### **La certitude des pouvoirs éducatifs**

Si le roman épistolaire *Adèle et Théodore* développe une programmation éducative complète pour les filles et les garçons, pareil vertige<sup>3</sup> programmatique trouve son origine dans le modèle d'éducation consenti à la jeune Mademoiselle Du Crest. Comme le racontent ses *Mémoires*, la fillette passe son enfance au château de Saint-Aubin sur Loire où elle fait l'admiration de son père Pierre-César qui lui porte une très profonde affection. Ce dernier engage Mademoiselle de Mars, une jeune fille bretonne pour prendre en charge l'éducation du petit prodige. Il se crée alors très rapidement un solide lien d'âme entre la jeune enseignante et Stéphanie parce que professeur et élève découvrent ensemble les ouvrages de la bibliothèque du château comme les œuvres de Mademoiselle de Scudéry et le théâtre de Mademoiselle Barbier. Le genre autobiographique permet donc à Genlis de se mettre en scène et de donner une image flatteuse d'elle-même au point qu'on en oublierait presque que la formation intellectuelle de la jeune demoiselle Du Crest fut plutôt succincte. De fait, Madame de Brulart est une autodidacte, ce qui pourrait expliquer son exaltation à la programmation éducative comme une sorte de compensation au décousu de sa formation première.

Bien que la comtesse s'en défende puisqu'elle écrit que Rousseau a composé « un plan d'éducation [...] défectueux » (1782, I, 190), il existe un important point de confluence entre Stéphanie associée à la jeune Bretonne qui lui tient lieu de gouvernante puis entre Émile et « l'âme sublime » : de même que le gouverneur d'Émile, Mademoiselle de Mars incarne la jeunesse. Rappelons que Madame de Genlis explique que « ce n'était point une savante institutrice qui [lui] donnait de graves leçons, c'était une jeune fille de dix-sept ans, remplie de candeur, d'insouciance, de piété, qui [lui] confiait ses pensées et faisait passer dans [s]on âme tous les sentiments de la sienne ; sous ce rapport nulle éducation n'a pu se comparer à la [s]ienne » (2007, 58). Cette proximité d'âge entre l'élève et son professeur correspond aux modalités éducatives préconisées par Rousseau dans son *Émile*. Cela signifie que le lien éducatif créé favo-

rise l'édification de soi pour l'enfant attentive aux confidences intimes de son professeur. La connivence sans fard qui s'installe alors entre l'éducatrice et l'éduquée ressemble à « la transparence du cristal » (Starobinski, 301) à la quête de laquelle Rousseau consacra sa vie entière<sup>4</sup>. Pourtant, Genlis entretient une relation ambivalente avec le poète des *Rêveries*, dont elle écrit incessamment vouloir se détacher, alors qu'en définitive elle reprend nombre de ses idées<sup>5</sup>, comme l'importance de l'éducation à la vertu. Par conséquent, son propos autobiographique décrit la jeune institutrice ainsi que le modèle d'une exemplarité morale sans faille « dont la conversation formait [le] cœur et [l'] esprit » (2007, 59) de la petite Stéphanie.

Cette évocation d'une éducation propice à la formation du cœur et de l'esprit entre aussi en résonance avec l'œuvre pédagogique de Charles Rollin<sup>6</sup>. De fait, son *Traité d'études*<sup>7</sup> publié en 1726 entend bien démontrer la triple priorité éducative d'une formation à la fois intellectuelle, morale et affective. Rousseau reprend, lui aussi, cette idée d'un lien amical entre le maître et son élève que, pour son cas personnel, Genlis caractérise comme tel en soulignant qu'elle aimait et admirait son institutrice (2007, 59). Les *Mémoires* retracent le cursus éducatif suivi par la gouvernante des princes de France. Dans un discours empreint d'une forte subjectivité, la mémorialiste ambitionne de témoigner comment pareille formation a développé sa conception optimiste de l'éducation, éducation propice aux progrès de l'humanité grâce à l'amélioration de chaque être humain : « Une réflexion bien consolante pour les instituteurs c'est que tout ce que les enfants annoncent de mauvaises qualités peut n'être d'aucune importance pour l'avenir parce qu'une bonne éducation peut les rectifier, tandis qu'au contraire, par la même raison, on doit entièrement compter sur toutes les vertus qu'ils promettent » (1782, I, 187). Cet optimisme et cette foi dans les pouvoirs de l'éducation se sont manifestés dès l'enfance de Stéphanie, notamment lorsqu'elle s'amusait à imiter son institutrice en faisant, avec une immense patience, la classe aux petits villageois attentifs et dociles.

Ainsi que l'écrit Sainte-Beuve, Madame de Genlis était porteuse d'une vocation intense et absolue : « Elle était quelque chose de plus qu'une "femme-auteur", elle était une femme enseignante ; elle était née avec le signe sur le front » (1850, III, 20). Néanmoins, « ce signe sur le front » imaginé par le critique ne résulte pas du hasard mais bien davantage de la profonde complicité entre une institutrice prompte à livrer ses états d'âme et une fillette avide d'apprendre à connaître la nature humaine. Comme Charles Rollin<sup>8</sup>, comme Jean-Jacques Rousseau et plus tard comme Sigmund Freud, la gouvernante des princes « est persuadée que l'enfance laisse une marque indélébile sur l'identité » (Brouard-Arends, 200). Cette conviction renvoie directement aux

premiers âges de l'épistolière, premiers âges durant lesquels son père a œuvré à la métamorphoser en une femme forte, capable de se maîtriser et de nourrir une ferme confiance en elle. Ce sont de petites leçons<sup>9</sup> de choses qui frottent la jeune Du Crest aux réalités de l'existence et lui permettent d'acquérir une maîtrise et un contrôle de soi suffisamment puissants pour appréhender le monde. La fillette d'alors s'y exerce à travers maintes représentations théâtrales organisées au château familial. Elle devient en quelque sorte l'actrice vedette de différentes tragédies où elle incarne parfois l'Amour. Dans cette peinture rétrospective et élogieuse du « moi », le théâtre et l'enseignement constituent les deux facteurs d'attractivité particulièrement efficaces et agissants qui métamorphosent l'enfant vive et intelligente en une jeune femme accomplie, prompte à exercer elle-même ses talents d'éducatrice. Celle que l'on surnommait l'encyclopédie vivante, « la rivale et l'antagoniste de l'autre *Encyclopédie* » (Sainte-Beuve, III, 20) s'engage donc dans un projet d'éducation de grande envergure, à l'intention des princes de France, dont elle reprend les grandes lignes dans son ouvrage épistolaire *Adèle et Théodore*. Analysons comment l'ardente certitude des pouvoirs de l'éducation engage la comtesse à pérenniser sa réflexion éducative à travers des échanges épistolaires fictifs qui signent « la passion d'apprendre [...] [et] surtout la verve d'enseigner » (Sainte-Beuve, III, 25), dans une composition littéraire où le protagoniste féminin de premier plan, Madame d'Almane, figure le double fictif de Madame de Genlis.

### **Expérimentations et contrôles**

Le personnage de la baronne, Madame d'Almane, entend éduquer elle-même, et ce avec l'aide de son époux, ses deux enfants Adèle et Théodore. Signalons que les prénoms choisis pour désigner les deux élèves fictifs correspondent aux « petits noms » de Louis-Philippe d'Orléans – Théodore – et de sa sœur, la princesse Adélaïde. Toutefois, au sein de l'œuvre épistolaire *Adèle et Théodore* ne figurent pas deux jeunes princes, mais deux enfants issus de la noblesse. Partant du principe qu'il existe une conception commune intangible dans la formation de tout être issu de la bonne société, Madame de Genlis entremêle au sein de son récit épistolaire des recommandations destinées tout à la fois aux petits barons et à un jeune prince. Le fonds commun sur lequel repose l'éducation dispensée renvoie directement au cœur et, avec lui, à la vertu. La femme de lettres introduit dans son écrit pas moins de trois cent cinquante occurrences du terme « cœur » dont elle explore toute l'échelle polysémique. Le mot reproduit d'abord une appellation affectueuse voulant signifier que les liens entre éducateurs et éduqués sont empreints de tendresse et de douceur. Ensuite, le cœur symbolise les transports amoureux entre un homme et une

femme. Enfin, ce vocable correspond aux attitudes morales à adopter conformément au code de bonne conduite instauré par la mère, gouvernante de sa descendance. De la sorte, Madame d'Almane décide d'engager sa fille, Adèle, dans une expérience pédagogique grâce à laquelle la fillette prendra en charge l'instruction d'une orpheline beaucoup plus jeune qu'elle-même. La baronne justifie cette mise en pratique expérimentale au motif que son enfant a « un bon cœur et de la générosité [...] [et] que malgré [son] extrême jeunesse, [elle] sent[...] parfaitement l'importance des devoirs d'une gouvernante » (III, 5). L'évocation du cœur constitue donc ici un moyen commode de faire entendre que la mère dispose d'une force intuitive supérieure, sorte de prescience lui permettant de décrypter la personnalité de sa fille.

L'expérimentation pédagogique s'effectue sur une enfant modeste tout juste âgée de six ans et demi : la chosification frappe d'emblée dans la mesure où la fillette privée de ses parents est placée sous la responsabilité éducative d'une enfant au nom d'une sorte d'épreuve pédagogique à caractère vertueux. La réification subie par Hermine s'effectue sous le contrôle de la mère toute-puissante afin de valoriser les aptitudes vertueuses d'Adèle tout en mettant entre parenthèses la personnalité profonde de l'objet d'observations. Cela signifie que, sous couvert du cœur, la baronne applique des procédures éducatives artificielles où elle n'hésite pas à porter atteinte à la nature humaine pour manœuvrer comme elle le veut. Cette forme d'expérimentation hautement contrôlée par des parents toujours aux aguets se répète à maintes reprises au cours d'*Adèle et Théodore*. Pour s'en convaincre, revenons à l'épisode dans lequel Adèle est amenée à jouer le rôle de la bienfaitrice exemplaire qui fait don de quelques biens matériels à une pauvre famille paysanne. La mère se montre alors particulièrement fière de la fillette parce que cette dernière s'est acquittée d'une action charitable mettant concrètement en pratique les théories morales constamment déclinées par le discours maternel. La description laudative rend la charge émotionnelle dégagee par Adèle « arrivée en nage à la chaumière [...] [le] cœur batta[nt] d'une si étrange force qu'on en voyait tous les mouvements, ses joues étaient colorées d'un rouge éclatant, et la joie la plus vive et la plus pure étincelait dans ses yeux » (I, 103). Cette expérience d'une confrontation avec l'indigence n'a pas vocation à remettre en cause l'inégalité sociale à laquelle se heurte la jeune Adèle, mais bien à entretenir ces différences pour mieux mettre en avant son aptitude à exercer la générosité enseignée par la mère. La misère d'autrui se mue en générateur d'exacerbations sensibles pour mieux agir sur l'éducation morale de la demoiselle. Pareilles pratiques tendent également à confirmer la supériorité pédagogique maternelle.

Le comte de Roseville, double masculin de Madame de Genlis puisque comme elle il assume la gouvernance princière, applique de similaires méthodes concrètes pour mettre en valeur, d'abord l'honorable altruisme du souverain, ensuite sa dextérité éducative personnelle à conduire le prince. Dans cet objectif, il se met en quête « d'une malheureuse famille prête à succomber sous le poids affreux de la misère » (I, 391). Le goût du romanesque se fait jour dans cette peinture larmoyante dont l'unique finalité consiste à scénariser l'ingéniosité pédagogique. La méthode expérimentale trouve sa justification à deux niveaux différents : le conducteur du prince a remarqué « en lui une certaine sécheresse » (I, 390) qu'il envisage d'adoucir et ainsi Roseville vante les bienfaits marquants du « spectacle terrible de l'infortune et de la misère » (I, 390) ; pour apprendre la compassion, l'éducation princière nécessite de s'ancrer non pas sur « des paroles, mais des exemples, et surtout de vives images qui laissent à jamais dans une âme flexible, neuve et pure encore, un souvenir ineffaçable » (I, 391). Si semblables techniques favorisent une louable rencontre avec un univers réaliste immédiatement intelligible et palpable, elles n'en demeurent pas moins teintées d'ignominie dans la mesure où la pauvreté se transforme en faire-valoir d'un maître et d'un disciple nantis. Il s'exprime ainsi une ferme volonté à maintenir l'ordre social établi et à y inscrire les individus conformément au rang social dont ils dépendent. Cela s'effectue selon le contrôle du cœur imposé par Madame de Genlis dont l'éducation cherche à freiner « les agitations violentes » (I, 186) au profit « des idées justes » (I, 187). Notons que « les idées dites justes » sourdent du sordide de la réalité mais qu'elles ne sont pas destinées à développer un esprit de justice dans la tête de l'apprenant. Par conséquent, la dame de Saint-Aubin instaure tant dans le réel que dans le fictionnel une relation éducative particulièrement surveillée par l'autorité plus ou moins implicite de l'éducatrice.

### **La relation éducative genlisienne**

Pierre-César Du Crest a brillamment réussi son projet de métamorphoser la petite Stéphanie apeurée à la vue des araignées, des crapauds et des souris en femme forte, puisque Madame de Genlis incarne une éducatrice dont il ne s'agit pas de contester les pouvoirs<sup>10</sup>. À la manière de Madame la gouverneur des enfants d'Orléans, le personnage de la baronne d'Almane fixe sa progéniture en une constante situation de complète subordination grâce à laquelle Adèle et Théodore cultivent à la fois un profond amour filial et une puissante crainte à l'égard de leur mère. Comme nous l'avons précédemment signalé, l'objectif de cette *mater* changée en institutrice consiste à gagner le cœur de ses élèves afin de mieux les assujettir à ses ordres. Tout acquise à la cause éduca-

tive, l'aristocrate de fiction fonde une sorte de royauté de l'éducation au sein de laquelle les disciples sont ravalés à l'état de marionnettes mises au service de l'apologie de l'œuvre pédagogique de leurs parents. Devenus enseignants, le père et la mère établissent des conventions éducatives fermes et définitives où il n'existe nulle place pour la concertation. Le couple Almane agit dans un cadre réglementé par ses soins au nom d'une vocation qui semble devoir légitimer de plein droit l'empire qu'il s'octroie sur ses enfants.

Dans le dessein de protéger Adèle et Théodore des mauvais exemples du monde, les parents Almane ont décidé de se retirer de la société mondaine. Cette forme d'abnégation de soi-même, opérée grâce à un retrait de la vie sociale, ressemble aux principes d'éducation négative défendus par Jean-Jacques Rousseau dans son *Émile*. Cette mise à l'abri visant à épargner tant les enfants que les parents rappelle également l'univers clos et sclérosé des collèges<sup>11</sup>, ainsi qu'il se présente durant toute la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, voire au-delà. Cela annonce une moindre confiance en la nature humaine et en sa capacité à résister aux mauvaises influences exercées par l'extérieur et le milieu mondain. Et pour cause, l'éducation consentie ne permet ni à Adèle ni à Théodore de se forger un esprit suffisamment critique pour réussir à résister à l'attrait du superficiel et du spécieux. Les deux enfants subissent en permanence l'autorité absolue de leurs parents, ce qui les soumet irrémédiablement à une posture d'infériorité, de docilité et de résignation. Alors que le maître digne de ce nom devrait s'engager à faire grandir son disciple pour l'amener à l'entière maîtrise de lui-même, la relation éducative genlisienne dérègle le lien humain entre éducateur et éduqué au profit de la suprématie du gouverneur. L'apprenant est confiné dans une forme de servilité qui ne lui consent aucun libre arbitre. Les parents prétendent s'arroger un empire absolu sur l'esprit de leurs enfants afin de mieux les éloigner de la contagion des mauvais exemples.

La devise de Madame de Genlis selon laquelle « pour éclairer tu te consumes » remonte au temps de la composition du théâtre d'éducation : la mère de Caroline et Pulchérie écrivait alors la nuit dans de gros efforts de concentration et d'éveil. Toutefois, pareil adage n'est pas anodin et souligne, non seulement la puissante détermination à instruire de l'auteur selon une autodidaxie fulgurante ponctuée du désir d'acquérir personnellement des connaissances nouvelles toujours plus nombreuses, mais aussi l'incommensurable détermination à transmettre ces savoirs à autrui. Cette soif de formation pour soi et pour la jeunesse révèle le caractère d'exhaustivité des principes pédagogiques mis en application. En effet, derrière ce procédé qui tend à épuiser la question éducative se dissimule l'intention irrévocable de briller en société et de faire valoir les lumières de l'intelligence et du discernement. Ces caractéristiques qui fon-



dent, d'une part, le caractère original et fort de la femme de lettres et, d'autre part, son œuvre pédagogique exercent une incessante influence sur la relation éducative nouée entre les parents éducateurs et Adèle et Théodore. La fougue d'éduquer fait pression sur le lien éducatif dans un élan de sujétion où l'esprit en éveil souffre d'une réification. Cette transformation de l'être humain en objet révoque insidieusement les talents et compétences propres de l'élève au profit d'un bouillonnement expérimental majorant les aptitudes et finesses de l'institutrice.

Alors que Madame de Genlis entendait se consumer elle-même dans l'exhaustif travail de son écriture et de son autoformation déployé pour ses enfants et les princes de France, ce sont les élèves assignés à la responsabilité éducative de son personnage maternel, Madame d'Almane, qui souffrent une profonde altération. Adèle et Théodore se consomment l'un et l'autre dans la relation éducative genlisienne parce que leurs pensées sont formatées dès leur éclosion. Cela entraîne des répercussions multiples au niveau de leurs facultés psychologiques, affectives et intellectuelles. La consommation de soi par les feux d'une éducation surpuissante anéantit l'essence de l'être en devenir dans un lien pédagogique qui bride toute spontanéité de l'enfant. Pétri par le despotisme parental, l'élève ne construit aucune autonomie. Il n'a pas reçu les éléments éducatifs propres à se gouverner lui-même et reste donc placé sous la dépendance morale et idéologique de ses parents. Tandis qu'Émile bénéficie des bienfaits d'une « liberté bien réglée » conçue par un gouverneur bienveillant, la bienveillance du couple Almane, poussée à l'excès, emprisonne Adèle et Théodore dans un carcan prédéterminé duquel il est difficile de s'échapper. L'hégémonie parentale se caractérise par une surveillance quasi permanente puisque la baronne recommande haut et fort : « Ainsi ne le quittez donc que pour [...] remettre [l'enfant] en des mains aussi sûres que les vôtres ; ayez toujours les yeux sur lui jusqu'à ce que le temps, la raison et l'habitude aient absolument changé son caractère » (I, 234). À cause du processus de dénaturaison provoqué par semblable opération éducative, l'enfance s'inscrit dans une relation pédagogique imperméable à l'extérieur. L'élève devient alors la propriété du maître, et seule la volonté magistrale fait loi.

Alors que le propre d'un gouverneur serait de conduire son disciple à la faculté de choisir son destin librement, par soi-même et indépendamment du déterminisme conçu par les parents éducateurs, l'existence individuelle des enfants d'Almane se consume dans l'incendie programmatique du surinvestissement éducatif. Adèle et Théodore sont incapables de réflexion personnelle parce qu'ils sont tenus dans un rapport de subordination qui les place incessamment sous l'autorité parentale. Malgré des dehors alertes, plaisants voire

ludiques et justifiés comme tels par l'épistolière de fiction, le lien éducatif genlisien est estampillé du sceau de la servitude et les enfants se voient imposer la domination parentale sans avoir pleinement conscience ni de leur état de résignation ni de leur état de docilité. Il y a une ingérence continue dans la relation pédagogique selon Genlis au point de faire courir le risque de disparition de toute vie intérieure, introspection nécessaire à l'édification de soi. Les élèves confiés aux parents Almane se consomment au feu de la surpuissance éducative pour la gloire de l'éclairage pédagogique et empirique des éducateurs.

### **Conclusion**

Alors que Madame de Genlis s'autorise de nombreuses libertés personnelles tant sur le plan littéraire que dans le domaine éducatif, elle n'a malheureusement pas transmis ce souffle d'indépendance à ses élèves, réels ou fictifs. Ses conceptions participent du rêve des Lumières et de cette ferme volonté d'éclairer la pensée humaine grâce à l'éducation. Tandis que Jean-Jacques Rousseau considère que l'homme naît naturellement bon – et qu'il n'est en rien le fruit d'un soi-disant péché originel – la maîtresse du duc d'Orléans estime que l'être en devenir nécessite la présence obligée d'un guide référent et exemplaire pour ne pas s'égarer dans des méandres immoraux. Elle met donc en scène une éducatrice, Madame d'Almane, qui choisit de sacrifier les mondanités de son rang pour éduquer exclusivement sa progéniture. Le rapport éducatif qui découle d'une pareille éducation domestique s'inscrit dans un cadre exigu et borné à cause de parents surpuissants qui usent d'intrigues et de feintes pour être assurés de conduire leurs enfants à la position sociale qui leur revient. La planification du système de formation n'envisage aucune possibilité de dévier du tracé programmé dont l'itinéraire impose d'éclairer et donc de se consumer. Cette relation éducative entraîne l'autodestruction dans la mesure où la nature de l'enfance se dilue dans la subordination infligée par la tyrannie pédagogique.

Toutefois, la femme de lettres brosse le tableau lisse et idyllique d'une famille unie dans laquelle jamais les enfants ne remettent en cause les décisions parentales. De fait, Adèle et Théodore se soumettent gentiment et volontairement aux exigences imposées. Alors que l'on attendrait d'une relation éducative équilibrée l'apprentissage de la résistance à l'oppression et le développement de l'esprit critique, l'éducation telle qu'elle est pensée et dispensée dans l'œuvre épistolaire genlisienne ne développe aucune possibilité émancipatrice pour les disciples. De plus, le projet pédagogique accroche les apprenants aux rets d'une tradition religieuse dont la gouvernante des princes de France ne réussit pas à se départir. De la sorte, Adèle et Théodore sont enfer-

més dans la piété familiale et soumis aux avis arrêtés de leurs parents. Tandis que la parole éducative refuse la rencontre d'un dialogue établi d'une vie à une autre vie, les concepts éducatifs impérieux mis en œuvre disqualifient l'être humain en bafouant une part de son authenticité. Le disciple est accaparé par le circuit éducatif sans avoir droit à la parole. La relation éducative selon Stéphanie de Genlis s'appuie sur une inégalité permanente entre le maître et le disciple sans jamais laisser poindre l'espoir du rétablissement d'une égalité permettant au disciple d'épouser, à son tour, le statut du maître.

## Notes

1. « Pour éclairer, tu te consumes » : c'est là l'emblème de Madame de Genlis, celui qu'elle fait imprimer à la suite des intitulés de ses œuvres (Broglie, 105).
2. *La Femme Auteur* est le titre d'un écrit de Stéphanie de Genlis dans ses *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques* (III, 45-132).
3. L'expression du « vertige » est employée dans l'analyse de Didier Masseur (25).
4. Selon Rousseau, son propre cœur est « transparent comme le cristal, [il] ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux et sur son visage » (1961, I, 860).
5. Comme Rousseau, Genlis préconise le précepte de l'éducation négative : « Fermez donc l'entrée au vice, et le cœur humain sera toujours bon. Sur ce principe, j'établis l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt la seule bonne » (1969, 945).
6. « C'est sur la valeur éducative des belles-lettres pour 'l'esprit et le cœur' qu'insistent en 1726-1728 les quatre volumes du *Traité des études* de Charles Rollin, ouvrage dont on a pu dire qu'il avait influencé tous les traités d'éducation du XVIII<sup>e</sup> siècle, y compris l'*Émile* » (Pomeau et Ehrard, 45).
7. Charles Rollin « s'est posé en réformiste » des collèges car « son texte a tenté d'insuffler un peu d'air frais dans les routines des usages ». Son œuvre, reconnue comme « majeure pour l'histoire de la pédagogie au XVIII<sup>e</sup> siècle » recommande « de traiter l'enfant avec douceur, comme une personne capable d'apprendre, de faire preuve de curiosité » (Vandermarcq, 200-201).
8. Charles Rollin écrit que ce que l'on apprend dans la tendre enfance « s'imprime facilement dans l'esprit, et y laisse de profondes traces qui ne s'effacent pas aisément. Il en est comme d'un vase neuf, qui conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée » (296).
9. Ces leçons de choses ne sont pas sans rappeler les moyens conseillés par Rousseau pour familiariser Émile avec de petits masques effrayants dans le but d'apprendre à surmonter sa peur (1966, 72).
10. À travers son article consacré au rôle de Madame de Genlis dans l'institution princière de la maison de France, Dominique Julia a étudié comment la gouvernante use de son omnipotence sur ses élèves, leurs parents et les autres enseignants.
11. Marcel Grandière précise que l'éducation des collèges « a pour mission de protéger les écoliers contre les tentations du monde » (42).

## Ouvrages cités

- Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985.
- Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Dieval (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, Publications de l'Université de Rennes, 2007.
- Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère et Dominique Julia, *L'Éducation en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Sedes, 1976.
- Stéphanie de Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, Panckoucke, 1779.
- , *Adèle et Théodore*, Paris, Lambert, 1782.
- , *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques*, t. 3, Paris, Lecointe et Durey, 1825.
- , *Mémoires*, Paris, Mercure de France, éd. Didier Masseur, 2007.
- Marcel Grandière, *L'Idéal pédagogique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998.
- Dominique Julia, « L'Imperium di una governante : Madame de Genlis e l'educazione dei principi d'Orléans », in Monica Ferrari, *I Bambini di una volta. Problemi di metodo. Studi per Egle Becchi*, Milan, Franco Angeli, 2006, 143-173.
- Didier Masseur, « Pouvoir éducatif et vertige de la programmation dans Adèle et Théodore et quelques autres ouvrages », in François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, 27-40.
- Louis-François Mettra, *Correspondance secrète politique et littéraire*, Londres, 1788.
- René Pomeau et Jean Ehrard, *Histoire de la littérature française. De Fénelon à Voltaire*, Paris, GF, 1998.
- Charles Rollin, *De la Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, Paris, Mame, 1810.
- Jean-Jacques Rousseau, *Rousseau juge de Jean-Jacques, Deuxième Dialogue*, in *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1961.
- , *Émile ou de l'Éducation*, éd. Michel Launay, Paris, G.F., 1966.
- , *Lettre à Christophe de Beaumont*, in *Œuvres complètes*, t. 4, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1969.
- Sainte-Beuve, *Conversations du lundi*, t. 3, Paris, Garnier, 1850.
- Jean Starobinski, *La Transparence et l'Obstacle*, Paris, Gallimard, 1976.
- Fabien Vandermarcq, « Charles Rollin, héritier de l'humanisme et de Port-Royal », in *Port-Royal et l'Humanisme*, Paris, Vrin, 2006.